

tout ce qui est nécessaire à ses besoins domestiques, mais manquant d'un débouché sur la voie publique. Ce cultivateur pourra peut-être rencontrer un voisin bienveillant qui, lui, possède ce débouché, et qui lui dise : "N'ayez pas d'inquiétude à ce sujet, je vous permettrai de vous mettre en communication avec la voie publique, par mon chemin de traverse, et nous profiterons tous deux de l'arrangement." Tant que son obligé voisin sera de bonne humeur, tout ira bien, mais les personnes douées du plus heureux naturel, ont quelquefois des caprices, des moments de mauvaise humeur, ou bien encore, quelques circonstances peuvent donner lieu à de l'irritation. Et, ainsi, il peut arriver que cet excellent voisin devienne mécontent. Par exemple, il peut se trouver engagé dans un procès malencontreux et dispendieux avec quelqu'autre : cela peut être une affaire sérieuse, et même, une affaire de vie ou de mort ; il peut venir alors trouver le cultivateur qui se trouve sans débouché qui lui soit propre, et lui dire : "Je sais que vous et votre famille, vous sympathisez avec mon adversaire ; cela me déplaît ; j'ai décidé que vous cherchiez ailleurs un chemin de traverse, autre que le mien, pour atteindre la voie publique, car à l'avenir ma barrière vous sera fermée."—En pareil cas, qu'aura à faire ce cultivateur ? L'air lui est encore laissé, c'est vrai, mais tant que la science aérostatique ne sera pas développée d'une manière plus pratique, il n'osera se servir de ballon sans risquer de se casser le cou. (Rires.) Eh bien ! c'est précisément là notre position vis-à-vis des Etats-Unis. Depuis que le chemin de l'Atlantique et du Saint-Laurent est ouvert, nous avons un débouché très-commode pour atteindre à la mer, et, de même que d'autres honn. membres de cette Chambre qui en ont aussi été témoins, je me rappelle les joyeuses démonstrations qui ont eu lieu, à Boston, en 1851, ou 1852, à l'occasion de l'ouverture de ce chemin. Moi, pour un, comme homme d'une origine différente, je me réjouissais de voir comment les deux branches de la race Anglo-Saxonne fraternisaient. Il fallait les voir se serrer la main, et se féliciter les uns les autres de posséder des qualités supérieures à celles de tous les autres peuples ! (Rires.) Ils étaient vraiment très affectueux, se juraient amitié et fidélité éternelles, et je n'avais aucun doute, dans le temps, que ce fut en toute sincérité. Les conséquences de cette grande entreprise, ont, sans doute, été avantageuses aux deux parties, car leurs

rapports commerciaux en ont augmenté beaucoup, et tellement que, maintenant, nos transactions avec les Etats-Unis sont, je crois, plus considérables qu'elles ne le sont avec la Grande-Bretagne. Si ces avantages n'eussent été que d'un côté, comme de raison, cette augmentation n'eût pas eu lieu. Mais quelle est maintenant notre position ? Il est survenu des difficultés dans lesquelles nous ne sommes pas concernés, puisqu'elles ont eu leur origine chez eux. C'est le Nord contre le Sud ; mais ces difficultés ont altéré les bons sentiments qui existaient entre eux et nous. Certainement, il n'y a pas eu de malentendu entre nos gouvernements respectifs, mais l'esprit public des deux côtés a été considérablement agité. Les citoyens des états du Nord croient que les Canadiens sympathisent avec le Sud beaucoup plus qu'ils ne le font réellement, et les conséquences de cette méprise sont : d'abord, l'on nous a menacés d'abolir le système de transit, ensuite de discontinuer le traité de réciprocité et, subséquemment, un système de passeport a été inauguré. Ce système équivalant à une prohibition de nos relations, et la seule chose qui leur reste à faire, est de nous interdire le passage sur leur territoire. Peut-on prétendre que c'est-là un état de choses enviable pour le Canada ? Un peuple fort de son avenir, comme nous croyons l'être, peut-il se croiser froidement et tranquillement les bras et attendre ce qui peut venir ensuite ? Pour ma part, je crois que le temps est maintenant arrivé de nous unir avec les grandes provinces du golfe. Je les appelle grandes parce qu'elles ont en elles plusieurs des éléments qui constituent la grandeur, et aussi quelques uns de ceux dont nous manquons. Le Canada a indubitablement besoin de plusieurs de ces éléments importants, et j'ai été chagrin d'entendre, il y a quelques jours, un honorable membre de cette chambre faire des comparaisons défavorables à ces provinces. Cet hon. monsieur a dit que les provinces d'en-bas étaient pauvres et nécessiteuses et que, de même que tous les gens pauvres, elles seraient, sans doute, bien aise de s'allier avec un associé riche. Il a aussi dit que leurs produits, en blé, étaient très peu considérables, et qu'un des moindres comtés du Haut-Canada produisait plus que tout le Nouveau-Brunswick. Ces allégations, en ce qui regarde les produits du blé, peuvent être vraies, mais cela ne va pas à dire que ces provinces sont pauvres. Que cet hon. monsieur jette un regard sur le Massachusetts, le Connecticut, le